

On voit que ce beau don Ramire avait ses préoccupations comme l'honnête Bobazon, son compagnon d'aventures.

La lanterne du sereno se balançait à l'autre bout de la place. C'était un grand diable de Castillan, long comme la hampe de sa hallebarde, et plus maigre. Il vint d'un pas indolent jusqu'aux arcades mauresques, derrière lesquelles le concert se taisait en ce moment pour faire place à de joyeux murmures entrecoupés de rires.

Il prit sa lanterne à la main et donna un grand coup de sa hallebarde contre les volets fermés.

Les cris et les rires s'éteignirent. Le volet massif s'ouvrit, et une voix discrète demanda :

— Qui va là ?

Puis, tout de suite après :

— Ah ! c'est vous déjà, bon Esequiel. Est-il donc trois heures du matin ?

— Le temps vous passe, Seigneur Galfaros, répondit le garde ; Dieu veuille que vous soyez bien préparé à l'heure qui vient tôt ou tard pour nous tous. Renvoyez vos chalandes ou payez les redevances.

— C'est ruineux, Esequiel, mon ami, fit dollement le seigneur Galfaros ; sur l'honneur de mon nom, je serai obligé de fermer boutique !

— Une demi-paceta pour l'audience, comp-ta la garde ; trois réaux pour le saint-office, un cuarto pour moi, pauvre malheureux, cela fait en tout cinq réaux et un cuarto, ou vingt-six cuartos et un misérable octavo, ou cent six petits maravedis de Philippe III, dont Dieu ait l'âme !

— Pour une heure, Esequiel ! A compter huit heures de nuit noire, cela fait deux cent dix cuartos de bon cuivre, ou quarante-deux réaux, ou plus de deux douros et demi... c'est ruineux !

— Encore êtes-vous petit-cousin d'un familial, seigneur Galfaros. On vous protège. Allons, partez ou fermez !

Le seigneur Galfaros tira de la vaste poche de sa soubreveste un boursicot de cuir et se prit à compter des pièces de monnaie sur l'appui de sa fenêtre.

— Vous avez bonne société cette nuit ? demanda Esequiel.

— Assez, puisqu'il plaît à Dieu. Saint-Antoine, mon respecté patron, protège et bénit mon pauvre établissement. Nous avons à souper quelques jeunes seigneurs. Voilà votre affaire, ami Esequiel.

— Auberge au soleil et cabaret au clair de lune, dit le garde en recomptant soigneusement la monnaie. Vous devez gagner votre pesant d'or, Seigneur Galfaros. Il manque mon cuarto.

— Pas possible ! donnez...

— Donnez vous-même ! Voudriez-vous faire tort à un père de famille ?

— Vous l'avez reçu, Esequiel, soyez juste !

— On parle de reviser l'édit des plaisirs, qui date de 1421... c'est trop vieux. Sur les renseignements que je fournirai, on pourrait bien vous taxer au double, Seigneur Galfaros.

— Tenez, bon Espagnol, tenez : deux cuartos au lieu d'un. Faites-moi dégrevier plutôt nous partagerons la différence.

— Jusqu'au revoir, Seigneur Galfaros, et grand merci.

— La bonne nuit ! Seigneur Esequiel, on ne vous reverra que trop tôt.

Le volet fut refermé. Le sereno remit sa lanterne au bout de sa pique, et poursuivit sa promenade paresseuse après avoir jeté son cri sempiternel :

— La paix de Dieu ! trois heures ! beau temps !

Notre jeune voyageur avait attendu avec

impatience la fin de cet entretien. Tant que le colloque avait duré, son regard était resté braqué sur les croisées closes de la maison de Pilate. Il s'enfonça sous la voûte pour laisser passer le sereno. Quand le pas de celui-ci fut étouffé au détour de la rue, il appela doucement :

— Bobazon !

Le brave rustre ne répondit que par un ronflement sonore. Notre jeune homme se dirigea vers lui à tâtons, et le trouva commodément étendu sur le pavé qui entourait la fontaine.

Il dormait de tout son cœur, la tête entre les quatre pattes de son bidet.

Don Ramire ne jugea point à propos de troubler ce paisible sommeil. Il regagna la rue, et ne put retenir un cri de joie en voyant qu'une fenêtre s'était éclairée dans la noire façade du palais de Medina-Coeli. La lueur faible brillait au travers d'une jalousie baissée, mais l'œil d'un amoureux perce de bien autres obstacles.

Et ce beau don Ramire était amoureux à en perdre l'esprit.

Notez qu'à son costume il était aisé de voir qu'il n'avait guère autre chose à perdre.

Avez-vous parfois regardé au travers d'une jalousie ?

Les lignes se brisent de tablette en tablette et présentent un dessin tremblé que tous les Roméo connaissent. C'est joli, parce que tout est joli qui touche aux jeunes amours.

On a en quelque sorte l'effet mystérieux du masque de velours, non plus sur le visage seulement, mais du haut en bas, et il faut l'œil de Lindor pour appliquer à coup sûr le nom de Rosine à cette étrange silhouette coupée par bandes, comme les figures émaillées argent et sable qu'on voit sur les vieux écussons.

La première idée de don Ramire fut de s'élancer, car il se disait : Elle est là. Elle m'attend.

La lampe allumée à l'intérieur projetait très distinctement le profil d'une femme sur les planchettes de la jalousie.

Il n'y avait même pas de doute dans l'esprit de don Ramire : c'était Isabel.

Mais était-elle seule ? Là-bas tout au bout de l'Estramadure, de l'autre côté du Tage, au pied de la sierra Gala, quand don Ramire rôdait, la nuit, autour de cet antique château de Penamacor, il y avait un signal. Ce serait péché mortel pour un amant espagnol que d'oublier sa guitare.

La guitare chante dans les nuits étoilées de ce poétique pays, comme la chouette ou le hibou dans nos nuits déshéritées. On ne fait pas attention à la guitare. En écoutant la guitare, les duègnes se retournent entre leurs draps et disent : "Voilà l'amour qui passe !" absolument comme nos bergers, bien clos dans le bercail, se rient du loup qui hurle impuissant au dehors.

Certes, le loup en hurlant montre peu de prudence, mais cela ne l'empêche point de croquer la dime du troupeau.

Peut-être les amoureux espagnols, qui sont les plus délicats, les plus chevaleresques, les plus discrets du monde, feraient-ils mieux d'abandonner la guitare. C'est une grave question. Quoiqu'il en soit, entre don Ramire et cette charmante Isabel la guitare avait joué un grand rôle. Elle vous l'a dit. Il y avait un bosquet de myrtes.

Car c'était bien don Ramire que cette adorable Isabelle attendait au lieu de ce Pedro Gil qui s'était montré tout à coup sur la place.

C'était bien don Ramire et son valet Bobazon, le digne garçon, qui avaient pénétré dans Séville à la faveur de l'escorte.

Nous dirons quelque jour au lecteur les petits incidents de cette odyssée.

Il y avait donc un bouquet de myrtes. Don Ramire annonçait son arrivée par un accord de guitare. Encore une fois, dans cette heureuse Espagne, on ne sait point d'expédient plus adroit. Isabel était prévenue, et quand ses femmes avaient achevé leur tâche, elle venait au balcon tremblante et tout émue.

Oh ! ces nuits embaumées ! ce silence des jardins amoureux ! ces rares paroles qui allaient descendant et montant, comme les boules d'or des jongleurs ! ces soupirs, ces extases !

Tous ces chers enfantillages de la première tendresse !

Il était haut, ce balcon. Outre la guitare, l'Espagne produisit de tout temps l'échelle de soie, mais le pauvre Ramire n'avait que sa guitare.

Comme il regrettait sa guitare aujourd'hui ! Le scrupule le prenait. Encarnation était peut-être encore auprès de la jeune fille. Il n'osait mettre le pied dans cette place déserte, de peur d'éveiller les soupçons de la camériste. Et cependant Isabel attendait ; elle pouvait se lasser d'attendre, quitter la fenêtre et la refermer, en l'accusant, lui, Ramire, de paresse ou d'indifférence. Il hésitait.

Mais le raisonnement venait ici en aide au désir ; il allait surmonter sa crainte, lorsqu'un homme sortit de l'ombre des arcades mauresques.

Celui-là s'était sans doute aussi caché pour éviter la rencontre du garde de nuit. Il fit quelques pas sur la place d'un air indécis et inquiet : l'œil de Ramire, désormais habitué à l'obscurité, pouvait détailler son costume et sa personne.

Il portait le costume andalous et le sombrero rabattu. Il était petit, large d'épaules, mais étroit par la base. Malgré sa longue épée, dont la pointe soulevait les pans de son manteau, son aspect n'était rien moins que belliqueux. Ramire se dit tout de suite : Ce doit être un scribe du conseil des vingt-quatre ou quelque étudiant de bonne maison.

Ramire se trompait, mais pas de beaucoup. Le promeneur de nuit avait en effet l'honneur d'être oidor à l'audience royale de Séville depuis une couple d'années. Le comte duc d'Olivarez en personne lui avait fait obtenir cet emploi par haine des Medina-Coeli, dont le seigneur Pedro Gil avait été l'intendant infidèle.

(A suivre)

QUÉBEC, 9 février 1893

J. G. LA VIOLETTE, M. D.
217 rue des Commissaires,
MONTREAL.

CHER MONSIEUR,

J'éprouve le besoin de vous déclarer qu'après avoir souffert d'une bronchite de deux années, je suis enfin guéri, grâce à votre Sirop de Térébenthine.

En 1891 j'ai eu, comme bien d'autres, la grippe, la fameuse grippe, avec des symptômes bronchiques assez sévères. Depuis lors je ne cessai de tousser jusqu'à l'été suivant. Les chaleurs semblaient mettre un terme à cet état de choses.

En janvier 1892 j'eus une nouvelle attaque de grippe, et je repris mon ancienne toux avec plus de vigueur que jamais. A l'été, je me crus guéri, mais quand le froid reparut, ma bronchite s'annonça encore, et sérieuse.

Durant tout ce temps-là j'épuisai la série ordinaire des médecines brevetées et autres, tous les sirops imaginables que je fabriquais moi-même ou que j'achetais chez les pharmaciens. Rien n'y fit. Un jour je lus dans un journal l'annonce de votre Sirop de Térébenthine et je me payai le luxe d'un nouvel essai. A la quatrième bouteille je m'aperçus d'une amélioration assez notable : mes crises de toux étaient moins fréquentes et l'expectoration, devenue moins tenace, se faisait avec plus de facilité.

J'ai commencé à me soigner en décembre, et aujourd'hui je me considère guéri, parfaitement guéri. Je ne tousse plus, et je m'aperçois que mes bronches sont redevenues ce qu'elles étaient avant l'invasion de la grippe.

Vous pouvez faire de cette lettre l'usage que vous jugerez le plus utile à la cure d'autres personnes chez qui la grippe aurait laissé des traces aussi ennuyeuses qu'une bronchite chronique.

J'ai bien l'honneur d'être,

Monsieur le Docteur,

Votre très humble et dévoué collègue,

N. E. DIONNE, M. D.